

LE NUMÉRO : UN FRANC.

N° 606

28 DÉCEMBRE 1937

match

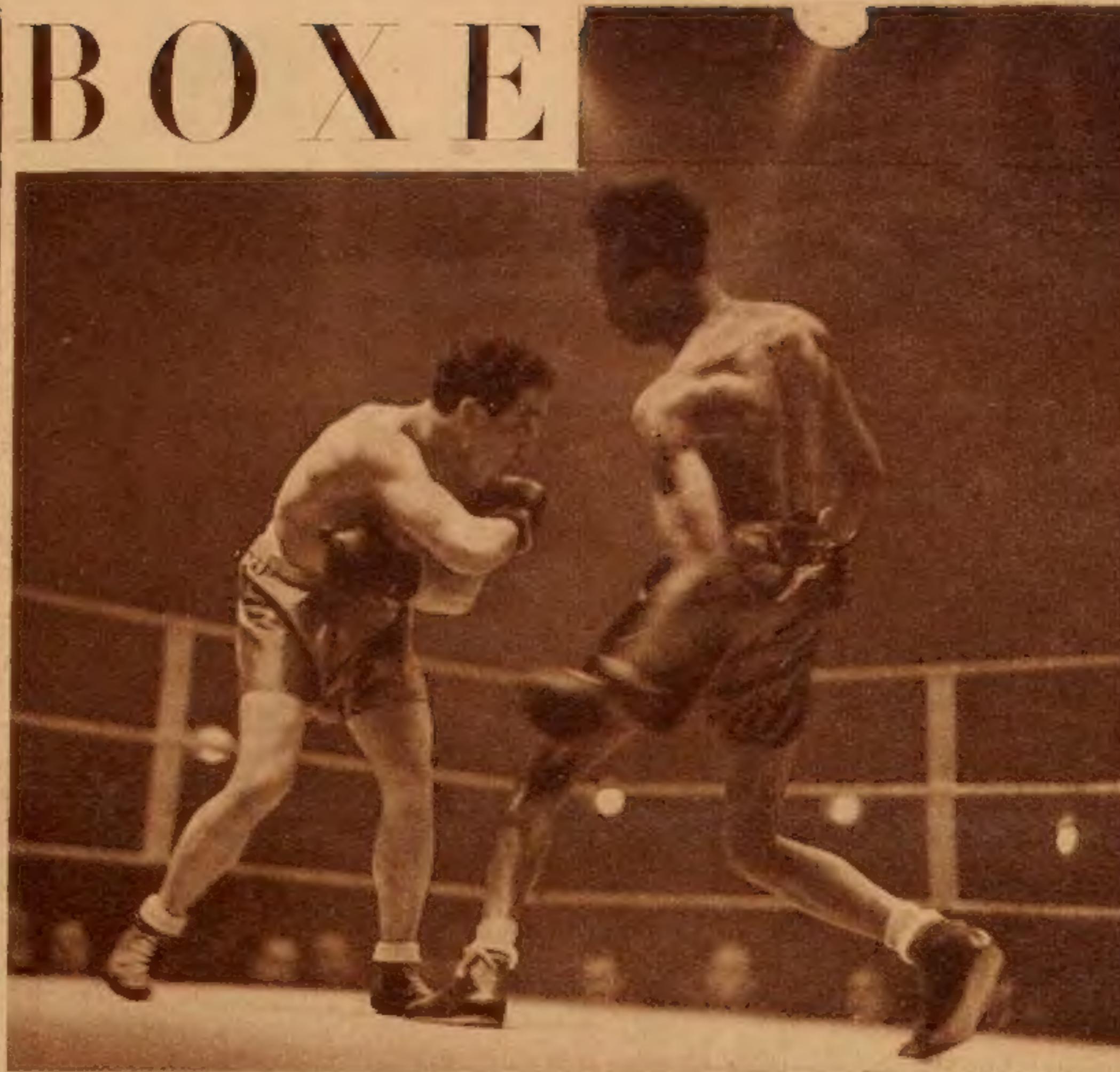
Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

UNE INTERVIEW DE

**MICHEL
DETROYAT**





NOUS espérons bien qu'avec l'année 1937 vont se terminer les expériences Sangchili contre X et Al Brown contre Y. Cette série d'examens imposés aux deux anciens adversaires, au champion du monde et à l'ancien champion du monde, n'étaient certes pas considérés comme une plaisanterie. Mais cela finit de la sorte. Et voilà pourquoi l'on n'insistera plus.

On avait d'abord pris Sangchili ; on voulait le revoir sous toutes ses faces, mesurer exactement sa valeur actuelle. Vous vous souvenez ? Vous savez que le boxeur espagnol livra une série de combats qui tous se terminaient, sinon étrangement du moins d'une manière imprévue. On parla de sortilège. Puis on abandonna la partie. Avec ou sans les plaisanteries du sort, Sangchili pouvait être réadmis à l'honneur de défendre son titre.

Sangchili jaugé, l'on procéda de même pour Al Brown. L'homme de Panama, par la seule magie de son style, démonta tout de suite qu'il était de taille à jouer son rôle. On lui imposa pourtant plusieurs épreuves dont la dernière, absolument inutile et superfétatoire, mercredi dernier, devant Young Perez. Ce fut une partie vraiment trop facile pour qu'Al Brown en puisse tirer vanité et ses supporters un enseignement. Perez était monté sur le ring, où il fit jadis merveille mais dont il est trop déshabitué, avec une appréhension sinon justifiée du moins exacerbée.

Al Brown, en le battant par k. o. à la cinquième reprise, après l'avoir deux fois envoyé au tapis, précédemment, remporta une victoire dont il se serait passé. Elle fut si facile.

Aussi, maintenant, et pour en finir, il semble que le premier match à faire soit Al Brown-Sangchili. C'est une revanche justifiée, mais dont la remise perpétuelle ne se justifierait pas. Après cela, l'un ou l'autre, ou tous les deux, auront loisir de s'occuper d'adversaires de plus grande importance. Mais qu'en finisse... puisque cette question de

championnat du monde — même selon l'I.B.U. — intéresse particulièrement les gens épris d'ordre et de régularité !

Un match à signaler cette semaine : celui qui, à Wagram, opposait Decico à Weiss. Les juges estimèrent qu'il n'y avait pas lieu à faire de la peine à quiconque en proclamant un vainqueur. Ceux qui n'étaient pas juges donnèrent, selon leur tempérament et leurs goûts, une prime, soit au jeu certes un peu désordonné mais agressif et mordant de Decico, soit à la manière adroite, subtile et académique de Weiss. Ainsi l'absence de décision des juges permit-elle à chacun — tout en maudissant évidemment les Ponce Pilate du jury — de triompher *in petto*. Pour nous, nous serons de l'avis de ceux qui prisèrent à un plus haut degré le jeu de boxe pur de l'Autrichien Ernst Weiss.

★

La délégation des amateurs français qui accomplit en U. R. S. S. un voyage circulaire n'a pas été jusqu'ici très heureuse. A Moscou, Despeaux, notre champion olympique, a, seul, sauvé l'honneur en prenant le meilleur, dans sa plus belle manière, sur son adversaire, champion national des poids moyens.

Mais pendant que Despeaux glane là-bas des lauriers, la F. F. B. disqualifie et rejette dans le sein des professionnels nos champions olympiques Michelot et Despeaux et celui qui manqua de peu le devenir, Tritz. La F. F. B. a rendu public le rapport sur lequel elle s'est basée pour prendre cette grave décision. Il est évident que les règles de l'amateurisme ont été transgessées. Mais on voudrait bien croire qu'elles ne l'ont jamais été auparavant, même quand les organisateurs étrangers ne traitaient pas directement avec les boxeurs. Là-dessus la F. F. B., où se sont inscrits les boxeurs contre lesquels la F. F. B. a sévi, proclame qu'elles les tiennent toujours pour de purs amateurs. Cela prouve que l'on peut donner à ce terme d'amateur les définitions les plus contradictoires et les plus cocasses !

Jean de Lascoumettes.

AL BROWN - YOUNG PEREZ (en haut). — Al Brown tente de faire ouvrir la garde trop prudente de son adversaire.



WEISS - DECICO (ci-contre). — Decico, bien couvert, essaie d'accrocher l'élegant Weiss qui fit d'ailleurs un très joli combat.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80
CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.



LES GRANDS RECORDS ÉTRANGERS N'AURONT PAS ÉTÉ INUTILES POUR NOUS...

dit Michel DETROYAT

...car ils ont stimulé le tempérament français

UN grand meeting à Francfort.

Deux hommes sont opposés.

Deux hommes qui sont des prodiges de cet art où tout pourtant semble tenir du prodige : l'art du pilotage.

Un Allemand : Gerhard Fieseler.

Gerhard Fieseler a exécuté des acrobaties qui, de l'avion même des techniciens, paraissent irréalisables et inventa son fameux looping « nach vorne », vers l'avant, considéré comme l'acrobatie la plus difficile.

Un Français : Michel Detryat.

Ce nom seul se passe de commentaires car, dans le monde entier, on tombe d'accord sur ce point que pas un pilote n'égalera Detryat en virtuosité.

Non seulement il exécute les figures les plus variées, les plus difficiles, classiques, de haute école ou de son invention, mais encore il est à peu près le seul qui réussisse à les lier, on dirait : à les orchestrer (exemple : sa figure aux cinq loopings) dans un ensemble éblouissant.

Aujourd'hui, ces deux grands as de la haute voltige aérienne semblent s'être quelque peu retirés des compétitions acrobatiques, car ils sont, l'un et l'autre, appelés à des fonctions différentes qui ont créé des obligations différentes.

Gerhard Fieseler, qui s'est consacré depuis plusieurs années à son usine de constructions aéronautiques, vient d'être nommé quelque chose comme Führer de l'aviation civile du Reich.

Michel Detryat est, depuis le mois de janvier 1937, inspecteur du matériel volant des sociétés nationales de constructions aéronautiques.

Ces fonctions, si délicates que chaque pays a désigné les meilleurs de ses aviateurs pour les remplir, ne sont pas des fonctions de contrôle, ainsi qu'on a pu le croire et le répéter. Les inspecteurs — allemands ou français — du matériel volant ne contrôlent pas les services techniques des ministères de l'Air. Dire qu'ils sont contrôlés par eux ? Ce n'est pas encore tout à fait cela. Plus exactement, leurs situations respectives sont celles d'une étroite collaboration :

— Mon rôle, avait dit Michel Detryat il y a quelque temps — car aujourd'hui il refuse de répondre aux interviews — est un rôle de coordination.

Rôle de coordination également que celui du président des Sociétés nationales de constructions aéronautiques, M. de l'Escaillie, qui a la tâche de fournir tous les renseignements au sujet des prototypes en cours d'essais avant leur présentation officielle à la commission des essais du matériel aérien.

Tout cela permet de suivre le tableau de travail sur le matériel de même série réalisé par des usines et des sociétés différentes.

Cela permet la comparaison.

Et cela crée l'émulation...

Les divers centres d'activité de Michel Detryat ne sont pas précisément voisins les uns des autres car les nombreux prototypes en cours d'essais dont il a à s'occuper ont été construits dans des usines décentralisées.

Aussi, c'est une aubaine exceptionnelle pour un journaliste que de passer un moment avec lui.

Aubaine d'autant plus appréciable que Michel Detryat n'est pas seulement insaisissable pour une question de manque de temps et de surcroit de travail — ce qui est d'ailleurs synonyme dans son cas, puisque la tota-

lité de son temps est consacrée à son travail — mais aussi parce que depuis qu'il occupe ce poste il se retranche derrière une discrétion à laquelle un champion de compétitions n'est pas tenu.

S'il y a une chose dont il a une horreur évidente, c'est précisément de voir monter en épingle ce poste. Il voudrait simplement collaborer complètement avec ses camarades pilotes civils, qui étaient ses camarades de l'armée, et envers lesquels il ne manque jamais une occasion d'exprimer son admiration car il partage leurs dangers, leurs efforts et que chacun, quelle que soit sa valeur personnelle, est l'égal de tous les autres devant l'effort et le danger.

Aussi, loin de tirer quelque vanité de sa prodigieuse activité, son but est simplement de mettre ses possibilités nouvelles à leur service ainsi que les connaissances nouvelles acquises au cours de ses différents voyages.

— Le fruit de l'expérience, dit-il, est aussi important que le fruit des recherches techniques, car le véritable banc d'essai est le banc d'essai aérien.

Aujourd'hui, Michel Detryat n'a rien du personnage officiel, de l'ambassadeur de l'aviation française dans tous les pays du monde. Il est resté le pilote d'essais amoureux de son noble métier et d'un idéal. Le seul changement que ses nouvelles fonctions aient apporté en sa personne privée, c'est une précaution encore plus scrupuleuse par rapport à ses paroles car, qu'il le veuille ou non — et il ne le veut pas — des déclarations venant de lui prennent désormais une importance toute particulière.

Aussi, il me dit :

— Je ne vous donne aucune interview. Vous comprenez pourquoi.

J'espère qu'il ne m'en voudra pas trop d'avoir dépassé au cours d'une conversation amicale des opinions et des conclusions qui doivent intéresser tous ceux qui aiment le domaine aérien que nous chérissons.

A ma première question :

— Que pensez-vous des résultats de 1937 pour l'aviation française ?

Il répond :

— Les hommes politiques ont beaucoup de choses à dire. Je ne suis que pilote... j'ai seulement beaucoup de choses à faire !

Un sourire — ce sourire étincelant d'intelligence et de distinction de Michel Detryat — s'esquisse à peine tandis qu'il prononce cette dernière phrase.

— La même question en ce qui concerne l'état de l'aviation à l'étranger serait-elle moins indiscrète ?

— Un peu moins. Et je vais y répondre.

— Cette année, je n'ai pas hésité à me rendre en Amérique pour constater de visu les progrès réalisés là-bas depuis septembre 1936.

On se souvient qu'à cette date Michel Detryat a remporté, à bord du Caudron-Renault de la Coupe Deutsch, le Greve Trophy et le Thomson Trophy aux grandes compétitions annuelles organisées par les Panamerican Air-Race.

— Au fait, vous n'avez pas pris part aux compétitions cette année.

— Et pour cause... je n'avais pas d'avion ! J'entends par là : pas d'avion perfectionné par rapport à celui que j'avais utilisé l'année

dernière. Je l'ai d'autant plus regretté que les performances que j'avais réalisées l'année précédente, avec ce même avion, n'ont pas été dépassées, pas plus que les records des courses importantes.

— Pourtant, on travaille vite en Amérique.

— Et cela prouve clairement une chose : c'est un retard ne se rattrape pas en une année mais, au minimum, en deux ans. Attendons donc, avec intérêt, les résultats de ces mêmes compétitions pour 1938.

— En Allemagne et en Italie, des performances absolument remarquables ont été réalisées sur des avions de guerre.

— Cela prouve qu'en travaillant la question non seulement sur des appareils destinés aux compétitions de vitesse pure, mais encore sur des avions de guerre qui exigent bien d'autres qualités, on arrive à des vitesses sensationnelles. »

Son visage se fait plus grave :

— Tous ces records ont beaucoup ému la France.

— Avant eux, nous étions restés sur cette impression que notre aviation a été pendant longtemps la première au monde au point de vue du prestige.

— Du jour au lendemain, il a fallu se rendre à l'évidence. Cette première place nous a été ravie.

— Je dis : du jour au lendemain, car cette constatation a commencé à se faire au lendemain de la course Istres-Damas-Paris.

— On a vu alors que si les étrangers travaillaient en silence, au point de vue technique et production, ils s'intéressaient aussi beaucoup à la question prestige.

— Leurs records n'auront pas été inutiles pour nous puisqu'ils ont stimulé le tempérament français qui a de si bonnes « reprises ». Et nos bureaux d'études, de même que nos usines, travaillent avec foi et acharnement pour reconquérir à la fois les records et le prestige.

— Ils sont capables de faire de grandes choses.

— D'autre part, il ne faut pas oublier que les bureaux d'études ne sont pas seuls à la tâche. Il n'y a pas que les savants et les aviateurs qui tiennent dans leurs mains les commandes du résultat définitif. Il y aussi les ouvriers. L'ouvrier français doit comprendre la nécessité de travailler. Un journaliste, Pierre Faure, a publié une excellente définition à ce sujet : « Il ne s'agit pas de savoir, a-t-il écrit, s'il veut avoir quarante-huit heures de vacances par semaine. Il s'agit de savoir si, dans deux ans, il veut vivre. » Là est la question. Si tout le monde comprend cela, on remontera le courant. Et je suis persuadé qu'on finira par le comprendre. »

Cette première conclusion favorable m'encourage à poser une question corollaire que j'avais tenue en réserve jusqu'à ce moment :

— Quelles sont vos prévisions pour 1938 ?

— Il est certain que, dans l'année qui va venir, nos avions nouveaux nous remettront à la place que nous méritons, c'est-à-dire une des premières.

— En attendant, nous avons toujours le mérite d'avoir montré l'exemple.

— Et nous avons toujours, résultat moins planatoire, l'orgueil de posséder de belles performances sous le drapeau français.

— Pour n'en citer qu'une, le raid de Cododo-Reine-Gimié-Vauthier est de ceux qui honorent le plus un pays. »

ALEXANDRA PECKER.



Bordeaux-Paris à l'ordre du jour

LA TRAGIQUE BATAILLE DE 1896

RACONTÉE PAR UN CONTEMPORAIN

On parle beaucoup de Bordeaux-Paris, qui n'aura pourtant lieu que dans six mois. Derrière motos commerciales ou dans le sillage des vélocimoteurs Derny ? Entre les constructeurs, partisans de l'un ou l'autre système, la bagarre bat son plein. Qui l'emportera ? Les avis sont partagés.

Dans notre dernier numéro, Antonin Magne a confié à nos lecteurs : « Bordeaux-Paris, avec motocyclettes de bout en bout, a trop « marqué » les hommes qui y ont participé. Je ne veux pas subir leur sort. Je participerai à Bordeaux-Paris avec joie, si, comme autrefois, la prise des entraînements a lieu à Tours, et hors cette formule, je ne veux plus entendre parler d'autre, surtout pas celle en vigueur, même avec les cyclo-moteurs Derny. Je ne veux pas compromettre la fin de ma carrière. »

Antonin Magne est sévère. Beaucoup diront qu'il est juste et citeront certains exemples récents de coureurs qui ne se sont pas remis de leurs efforts du « Derby ».

Bordeaux-Paris a, d'ailleurs, toujours été un épouvantail. Le masseur Carlo Messori dont on a lu, ici même, les intéressants souvenirs de quarante années de piste, nous le rappelait, l'autre jour, au quartier des coureurs du Vél d'Hiv'. Il citait 1896. Le plus simple n'était-il pas de lui demander de reprendre la plume ? Et Messori y a consenti avec joie, puisant dans le fond de sa mémoire les malheurs d'Arthur Linton, dont les jeunes ne connaissent pas la tragique histoire.

F. L.

ETAIT en 1896. On avait annoncé Bordeaux-Paris à grand renfort de coups de tam-tam. Quelle publicité !... Et je sais qu'on attendait la course avec une impatience fébrile, les engagés étant tous des hommes de valeur, quatre d'entre eux : Arthur Linton, Fischer, Rivière et Marius Thé étant le plus en vue. Si l'Anglais Linton était un merveilleux coureur de demi-fond, sur piste, on ignorait ses possibilités sur la route. Rivière, tout au contraire, était brillant sur la route, et son récent record des vingt-quatre heures, sur piste, plaidait éloquemment en faveur de son endurance. L'Allemand Jules Fischer, vainqueur de Paris-Roubaix dans un style remarquable, était le grand favori de ce Bordeaux-Paris pour lequel Marius Thé, tout auxéolé par de nombreux succès dans le Midi, avait beaucoup de partisans.

Le 23 mai, à midi, alors que le soleil était haut levé dans le ciel girondin, on donna le signal de l'envolée à 32 concurrents. Plus d'objets d'art, cette fois, pour les premiers, mais des sommes d'argent : 3.000 francs au premier, 2.000 au second, le seizième et dernier prix étant de 100 francs.

Ce n'était pas mal et on comprend que les Linton, Fischer et Rivière aient en les dents longues.

Tout de suite la bataille fit rage, l'Anglais Linton prenant le mors aux dents dès les premiers kilomètres, sans aucun souci du long ruban de route à accomplir. Il fit si bien qu'il abattit les 25 premiers kilomètres en 37' 50", soit à la moyenne horaire de 10 kilomètres. Aussi, passé Libourne, Linton et Fischer étaient-ils seuls, roue dans roue, encourageant leurs entraîneurs à aller plus vite, toujours plus vite.

Les 100 premiers kilomètres en 2 h. 50. Linton et Fischer étaient toujours ensemble, incapables de se décoller, malgré de violents et

incessants efforts. Le sort allait s'en mêler, à Chauvigny, sous la forme d'un petit chien qui se jeta sous les roues de Fischer. L'Allemand effectua une cabriole fantastique qui le laissa pantelant sur le pavé de la ville. On tenta de le remettre sur pied, mais ses plaies étaient trop graves pour qu'il pût repartir et ce fut l'abandon forcé pour Fischer, désespéré d'être mis ainsi hors de combat sans avoir pu se défendre.

Quant à Linton, tout heureux d'être débarrassé de Fischer — le malheur des uns, affirme-t-on, fait toujours le bonheur des autres — il



Arthur Linton



Le tandem Houben-Fischer



Gaston Rivière

Son manager, Choppé, est un geste de décongagement. Était-il utile de perdre son temps à le soigner ? Choppé n'y était pas décidé. Le métier, cependant, reprit le dessus, et Choppé fit manger Linton, le massa et l'encouragea à repartir. Pourtant, M. Simpson, le constructeur de la chaîne employée par Linton, effrayé par l'aspect de moribond de Linton, lui conseilla de ne pas reprendre la course.

— Restez là, ce n'est pas la peine d'aller plus loin. Vous êtes trop fatigué.

Linton leva les yeux sur M. Simpson. Il avait aux lèvres un rictus méchant. Avec une énergie farouche, il lança à son interlocuteur :

— Non, monsieur, je n'abandonnerai pas cette course, je veux pouvoir me montrer encore dans mon pays...

Et Linton repartit !

Alors, le miracle se produisit. Linton retrouva ses forces. Ses jambes tournèrent plus allégrement, de kilomètre en kilomètre. Ses entraîneurs, médusés, se mirent à l'ouvrage avec cœur. A Versailles, Linton n'était plus qu'à 4 minutes de Rivière, et, en haut de la côte de Suresnes, Rivière et ses entraîneurs entendirent crier : « A droite... A droite... »

Dans un nuage, ils virent passer Linton, encadré par ses entraîneurs, Linton qui, déjà, dégringolait la pente vers le vélodrome de la Seine où était jugée l'arrivée. Quoique effectuant un léger détour, Linton pénétra bon premier au vélodrome, à la stupéfaction de la foule, qui attendait Rivière.

Choppé n'en revenait pas. Il confia à ceux qui l'entouraient :

— On voit de drôles de choses, tout de même... A Orléans, Linton était un homme mort et c'est un être vivant qui arrive à Paris...

Les deux tours de piste imposés n'étaient pas encore terminés par Linton que Rivière partit, les deux concurrents signant ensemble la feuille de contrôle. Et Rivière déposa une réclamation pour erreur de parcours de Linton. Le jury, ébranlé, ne laissa pas la première place à Linton, mais, ne voulant pas lui faire perdre tout à fait le bénéfice de ses efforts, le classa dead-heat avec Rivière. Linton n'avait pas coupé au court, puisque, au contraire, il avait accompli 1.500 mètres de plus que Rivière, mais il n'avait pas respecté le tracé de la course, et c'était suffisant aux yeux des membres du jury.

Thé, frais et rose, finit troisième ; l'Anglais Neason, quatrième et le Hollandais Cordang, cinquième. D'eux, on ne s'était, pour ainsi dire, jamais soucié.

Ses efforts surhumains, Linton allait les payer peu après. Son organisme, peut-être déjà miné, ne put réagir. Après l'arrivée au vélodrome, Linton, s'évanouissant et crachant le sang, avait reçu un avertissement sévère qui l'avait d'ailleurs effrayé. Il partit pour Aberdeen, dans le Pays de Galles. L'air natal ne put le remettre, comme il l'avait espéré. Trois mois plus tard, Arthur Linton ferma les yeux pour toujours. Bordeaux-Paris fut sa dernière course.

Carlo MESSORI

(Adaptation de Félix Léviton.)

COUPES de NOEL



Le départ de la Coupe de Noël, en amont du pont Alexandre-III.

A Paris la victoire de PERRENTIN

La Coupe de Noël 1937 fut beaucoup plus disputée que les précédentes : l'Italo-suffisant Perrentin l'emporta de haute lutte, faisant preuve de ces qualités indéniables qui dénotent les grands champions, et dont tant de compétiteurs semblent dépourvus.

On aurait pu craindre que l'abstention en toute dernière heure du grand favori Jacques Cartonnet, quatre fois vainqueur de l'épreuve, recordman du monde de brasse et crawlleur notoire, nuirait à son succès.

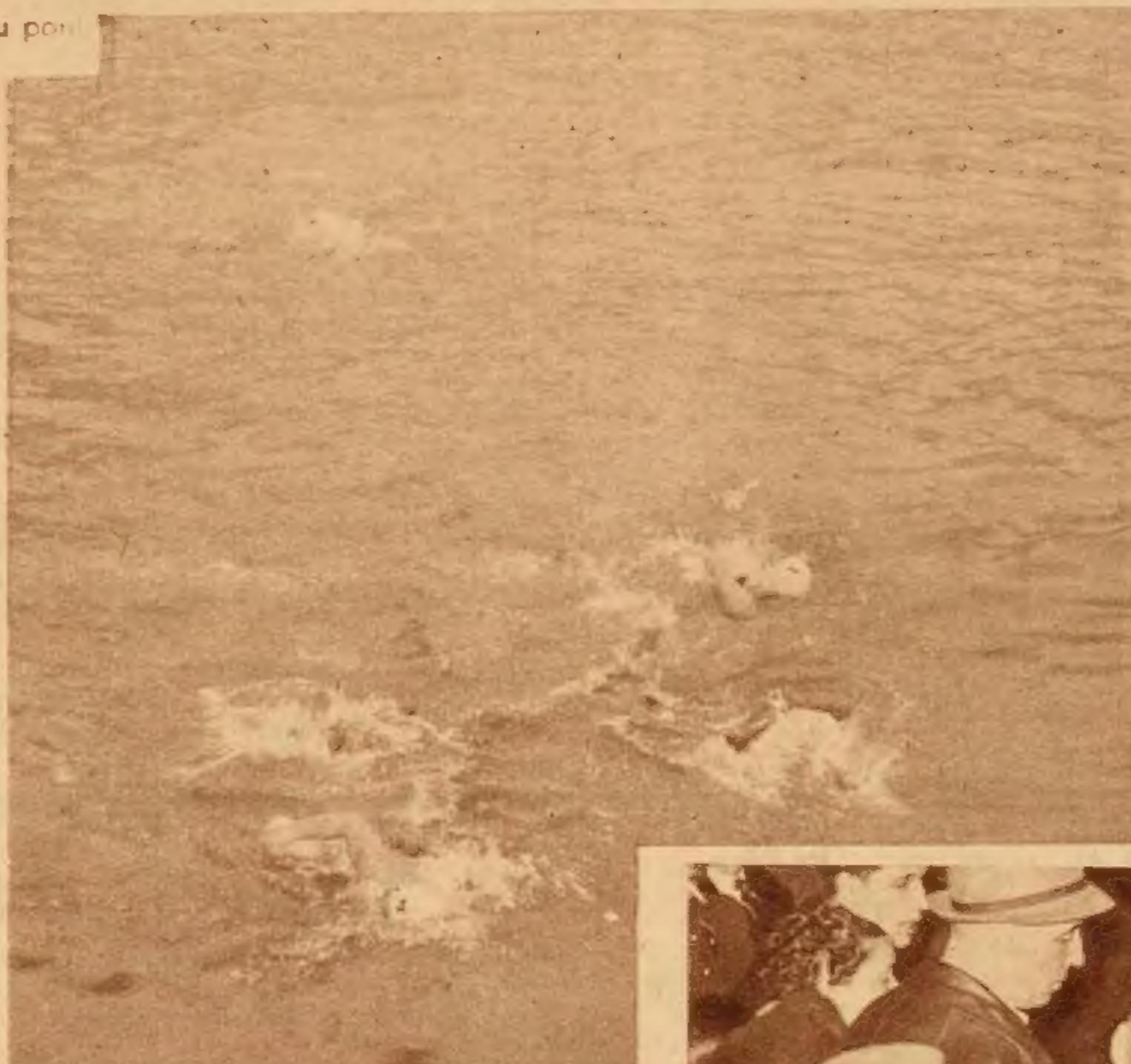
Il n'en fut rien. Bien au contraire !

En effet, le lot relevé des engagés permettait d'espérer une lutte acharnée de bout en bout et dont ne sortirait vainqueur qu'un nageur extrêmement volontaire.

C'est ce qui arriva. Et Perrentin inscrit son nom après ceux des Meister, Pouilly, Zwahlen, Gambi, Cartonnet.

La course présentait les difficultés habituelles : eau à quatre degrés, courant rapide qui gênait considérablement les concurrents, et la température extérieure, relativement douce, faisait paraître l'eau plus froide encore. La Seine était toujours la même, mais le décor était changé avec l'Exposition endormie, et les spectateurs étaient plus confortablement installés qu'à l'ordinaire, grâce aux plates-formes des pavillons, tandis que les officiels et journalistes avaient accès à bord du *Santa-Maria* ancré près du pont Alexandre-III et qui donnait un air maritime à cette réunion.

Dès le départ, trois hommes se détachèrent du groupe : il s'agissait des trois outsiders : Perrentin, Krakowski et Foucher-Créteau, qui entendait profiter de l'absence de leur



Les premiers concurrents, Perrentin en tête, à dix mètres de la ligne d'arrivée.

Le vainqueur Perrentin, félicité après sa victoire. Perrentin, en pardessus gris, passerait inaperçu à côté d'un de ses camarades moins heureux... mais moins sensible au froid.

hâte noire pour s'imposer. Perrentin mena pendant les deux premiers tiers de la course, talonné par ses rivaux ; puis il perdit son avantage au profit de son camarade de club Krakowski qui semblait dès lors être victorieux, mais une erreur de tactique le priva de la première place. Foucher-Créteau, puis Perrentin le remontèrent, l'Italien l'emportant finalement, en raison de sa plus grande vitesse.

On sait ce qu'est Perrentin. Second aux Championnats d'Europe 1931 dans le 1.500 mètres, l'Italien était considéré dès le départ comme le principal adversaire de Jacques Cartonnet. De fait, sa course fut celle qu'on attendait d'un leader. S'il fut rejoint après avoir longtemps mené, Perrentin eut encore la ressource de sprinter magistralement vers l'arrivée pour atteindre le premier la berge de la rive gauche de la Seine où attirait les nageurs une grande banderole rouge, presque sous la structure de fer du pont Alexandre-III.

André Foucher-Créteau, par contre, est un jeune, et l'on doit fonder sur lui les plus grands espoirs. En vérité, le Racingman n'a fait que confirmer ce que l'on savait de lui, puisque l'an dernier, dans cette même Coupe de Noël, disputée par un temps beaucoup plus incrédule, il avait déjà terminé quatrième, faisant l'admiration de ses principaux adversaires pour l'opiniâtreté avec laquelle il avait mené sa course. Quant à Krakowski, le seul fait qu'il ait dû laisser la première place à Perrentin et la seconde à Foucher-Créteau, par une faute incompréhensible, démontre de très nette façon la valeur de cet autre jeune, qui semble voué aux plus belles destinées.

A l'arrivée, après avoir posé tout souriant pour les photographes et les cinéastes aussi nombreux qu'à l'habitude, Perrentin exprima à la fois sa joie et ses regrets de n'avoir pas vu Cartonnet tenter une cinquième fois de prendre le meilleur dans la Coupe de Noël.

De fait, l'absence de Jacques Cartonnet doit être déplorée. La lutte eût été plus sévère, et rien ne prouve que le recordman du monde eût gagné une cinquième fois. S'il en avait été sûr, il eût pris le départ !

Espérons qu'il comprendra l'intérêt sportif qui réside dans une lutte, qu'un champion ne démerite nullement s'il est vaincu par ses pairs, et qu'il ne continuera pas ainsi à éviter systématiquement les adversaires qui peuvent le mettre en danger.

YVONNE JEANNE.



MARSEILLE : Le départ de la Coupe de Noël dans le Vieux Port. — A droite : Régi, second, et Cavalero, vainqueur, sont félicités par M. Henri Tasso, à l'extrême droite sur notre document.

Un second club amateur, Béthune, se qualifie pour la Coupe

Le F.C. Sochaux se



CANNES (en belin) — CANNES-SOCHAUX (0-1). Les Sochaliens ne se sont pas laissés aller, après leur déconvenue en Coupe. Et ils ont réussi à l'emporter aux Meudonais, où il est toujours malmené d'arracher le résultat. Voici un but classique de Di Lorio sur un centre shot de Laurent.



ROUAIK R. C. ROUBAIX MARSEILLE (1-3). Les Phocéens ont augmenté assez sûrement leur total de points. Sur notre document au vol, face à face, les deux enemis directs, Alphonse (à g.) et Bruhin, qui réussissent toujours à contenir le buteur roubaïen.

L'équipe française de ski



Emile Allais au vingt des pentes la descente d'un de ses concurrents. Derrière lui, Tournier.

ET d'abord la Coupe ! La Coupe parce que d'abord elle nous offre plus que le championnat avec ses coups de théâtre. Parce qu'elle est notre fanfare. Parce que ses résultats, sans émotions, comptent double. Une nouvelle surprise vient de saigner à la liste des surprises de la semaine passée. Le C. A. P. a capitulé devant Béthune. Formation professionnelle de division II, le onze capitole a été pas aux amateurs de Béthune dont tout houle l'homogénéité, le courage, l'âpre volonté d'imposer et qui méritent amplement l'honneur qui leur échoit.

Les espoirs, il faut insister le dire, ont échoué de justesse. C'est l'atmosphère de Coupe qui les a perdus. Songez que, dans les dernières minutes, alors que le score était de 2 à 1 au bénéfice des Issois, l'équipe parisienne obtint un penalty. Et songez que Lamaglier, le capitaine, l'international, le champion, fut égalisé au mettant les équipes dans le tourbillon.

Nous voici donc malaisés avec deux clubs amateurs encore qualifiés pour les séries de finale. Ce n'est plus comme l'an passé. Béthune et Arge, c'est Saint-Brieuc et Béthune.

Àvec Béthune un autre club amateur n'aurait encore eu chance dimanche. Il n'aurait d'égales que la Coupe avait mis déjà dans ses pinceaux. C'est ainsi que, le premier jour, les 5 à 0 de Reims à Béthune, les 5 à 1 de Colombe à Moissac, le match fut arrêté à la mi-temps par l'arbitre qui exigeait des incidents graves, et nous attendrons la décision de la commission compétente avant d'en tenir compte dans le classement. On peut donc étonner.

Dimanche, un seul résultat reste à connaître, celui du match qui opposera justement à Béthune et à Saint-Etienne et dont Saint-Etienne part, bien entendu, favori.

Si l'on en revient aux effectifs par ligues, on constate que le Nord va posséder, dans les séries de finale, 11 équipes sur 32, le Sud-Est, 7, la Normandie, 8 ; l'Alsace, la Lorraine, Paris, le Nord-Est, 2, le Midi et l'Ouest, 1. Soñez que Saint-Etienne ou Longwy vaincra, le Lyonnais sera représenté au Nord-Est auquel il a été assigné son effectif.

L'exploit de la journée de dimanche, c'est alors que, l'après-midi, au stade d'Amiens, l'As Saint-Etienne bat l'Asnière. Par ailleurs, Arras et Boulogne ont respecté le confortable succès précédent que Toulouse et Nancy, vainqueurs aux matches nuls, partageaient les points avec Nice et Colmar comme ils l'avaient fait trois jours plus tôt avec Ales et Reims.

Le Havre mène décursement avec 6 points pour trois matches, présidant Reims, Saint-Etienne, Boulogne, Nancy, Ales, Reims, Arras à points, Colmar 3, Toulouse et le C. A. P. 2, Mulhouse et Nice 1. Chacun se tient en vedette.

Il nous reste maintenant au championnat. La première division, c'est la fin des matches aller. La partie le plus marquante de la journée opposait Cannes à Béthune. De toute façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait pas perdre la tête du classement. Mais l'on se demandait si, après avoir échoué en Coupe à Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des matches aller. La partie le plus marquante de la

journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

la journée opposait Cannes à Béthune. De toute

façon, l'équipe franc-comtoise ne pouvait

pas perdre la tête du classement. Mais l'on

se demandait si, après avoir échoué en Coupe à

Montpellier, elle n'allait pas connaître, aux

Meudonais, un nouveau revers. Il n'en fut

rien. Béthune l'emporta. Il termine le championnat d'automne avec une confortable avance.

Il nous reste maintenant au championnat.

La première division, c'est la fin des

matches aller. La partie le plus marquante de

FOOTBALL



EFFALC : C. A. Paris U. S. Tourcoing (59). - Encore une belle action de Debeurme qui a dégagé au point. A sa droite : Druon, Lannain, Bernasconi et Mac Farlane.



BUFFALO : C. A. Parrot. U. S. Tourncoing (5-0). — Les Canadiennes ont soumis le gardien nordiste à un travail intensif, faible au début, celui-ci, quelque battra à plusieurs reprises et encore, fit de beaux arrêts. Celui reproduit par notre document en donne une idée. On recueillait en outre, de gauche à droite : Goya, Dubreux, Longlier et Béginson.



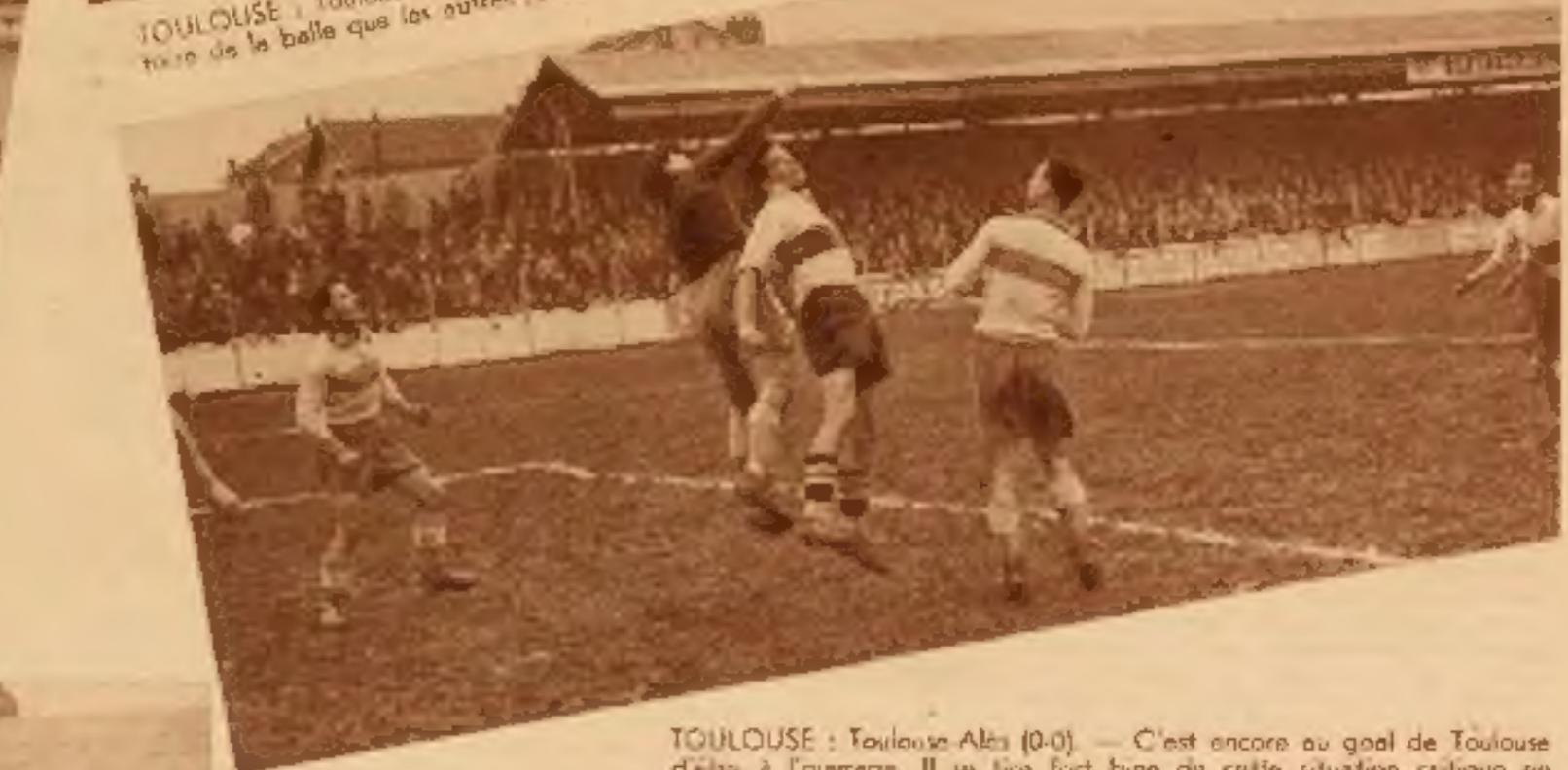
Saint-Ouen : Red Star-Strasbourg (2-2). — Alerte sur les buts du Red Star. Gonzalès a plongé à temps et arrêté un shot de Roche.



Saint-Ouen : Red Star-Strasbourg (2-2). — Vainqueur de Schiltigheim, Rambach, le parcours du club strasbourgeois a été tout à fait régulier.



SAINTE-OUEN : Red Star-Strasbourg (2-2). — Dambach intervient à temps au cours d'une ultime contre-attaque devant les buts de Béthune.



TOULOUSE : Toulouse-Alès (0-0). — C'est encore au goal de Toulouse d'être à l'ouvrage. Il se tire fort bien de cette situation critique en dégagant du poing.



MULHOUSE : Mulhouse-Colmar (5-1 à la mi-temps). — Dommage pour le goal-average de Colmar qui s'est vu frustré d'une belle victoire que l'allant de ses avants lui assurait. Ci-dessus : pressé par Bouzon, Heinrich glisse la balle à Bohrer.



MULHOUSE. — Mulhouse Colmar 15-1 à la mi-temps). — Voici le cinquième but de Colmar, qui n'aurait certainement pas été le dernier si l'arbitre l'avait pris la décision quelque peu hésitée d'arrêter le match. Behren s'en va mélancoliquement ramasser la balle dans ses filets, tandis qu'Emmenot, qui a marqué, a déjà fait demi-tour.

RUGBY

CHEZ LES " QUINZE " : Fêtes de Noël très calmes. On a sélectionné à Perpignan et à Paris en vue de la Coupe Nationale.

CHEZ LES " TREIZE " : Le Championnat de France a continué. Villeneuve, quoique battu, reste en tête... provisoirement.



Les meilleures traditions se perdent. On peut en trouver un exemple dans le domaine du rugby à quinze. Autrefois, les fêtes de Noël, surtout quand elles étaient proches d'un dimanche, donnaient lieu à de très nombreuses rencontres amicales. C'était pour les équipes de la F. F. R. une occasion de faire des déplacements plus ou moins joyeux et au cours desquels le sport ne perdait pas ses droits. Aujourd'hui, c'est différent. En effet, quand on se reporte aux journées de samedi et de dimanche, on se rend compte que les joueurs ont plutôt songé à des plaisirs extra-sportifs qu'à employer leur temps à se disputer le ballon ovale.

La journée de Noël fut particulièrement pauvre. On ne voit guère, en effet, que le match de sélection organisé par les Comités de Languedoc-Roussillon, afin de constituer l'équipe qui les représentera dans la Coupe Nationale, qui marqua la journée d'une façon spéciale.

Une partie néanmoins intéressante se déroula à Marseille, où l'équipe de l'Olympique, en pleine renaissance, se signala d'une façon assez éclatante en battant le R. C. Toulonnais par 6 pts à 0.

Cette partie se disputait au compte de la Coupe de la Méditerranée, dont le classement actuel se présente ainsi : 1. Toulon; 2. C. S. Vienne; 3. F. C. Grenoble; 4. Olympique Marseille; 5. A. S. Béziers; 6. Lyon Olympique.

Le programme de la journée de dimanche était un peu plus riche. Agen-Biarritz et Pé-

RUGBY XIII. — STADE DE COURBEVOIE. — Championnat de France : Paris XIII-Pau XIII (11-5). — Le Parisien Delpach, profitant des hésitations adverses, fonce délibérément tandis que ses coéquipiers se placent pour soutenir efficacement son action. On reconnaît, de g. à dr. : les Parisiens Germaineau, Delpach, Ribeyre, Lucie, Faure, Vergez, Claudel et Bayle.



RUGBY XIII. — STADE DE COURBEVOIE. — Championnat de France : Paris XIII-Pau XIII (11-5). — Cette fois, les Palois, mieux disposés en défense, peuvent neutraliser une bien timide offensive parisienne amenée par le brillant Claudel. Ce dernier transmet le ballon à un de ses coéquipiers mieux placé.



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN : Probables parisiens-Possibles parisiens (17-12). — Cals, ailier de l'équipe des Probables, vient de recevoir le ballon de son centre Cazade : hélas ! dans des conditions telles que toute initiative lui est interdite et que, seul, un dégagement en touche le tirera de cette embarrassante situation.

rigueux-Béziers, comptant pour le challenge du Manoir, constituaient les parties les plus intéressantes. Ces deux rencontres se terminèrent d'ailleurs sur un résultat négatif ; le S. U. Agenais et Biarritz Olympique ayant chacun marqué 6 points, tandis que le C. A. Périgourdin et l'A. S. Biterroise étaient l'un et l'autre incapables de composer leur actif.

En dehors de ces deux rencontres, les championnats régionaux allèrent d'un train qu'on peut dire assez ralenti. A noter cependant à leur actif deux résultats assez étonnantes. En effet, dans le comité du Languedoc, le Stade Piscénois réussit à battre de 7 à 5 l'A. S. Carrassonnaise et, dans le Lyonnais, le Lyon Olympique, qui paraissait en déclin de forme ces temps derniers, affirma un redressement très net en battant de 3 à 0 le C. S. Vienne. En conséquence le Lyon Olympique est, pour cette année, champion du comité du Lyonnais.

En Côte d'Argent, ce n'est pas sans peine que le Stade Bordelais réussit à prendre le meilleur par 8 à 3 sur le C. A. Béglais, cependant que l'équipe de Gujan Mestras confirmait la bonne forme dans laquelle elle s'était déjà manifestée, en triomphant de l'U. A. Libournaise par 13 à 8.

Au stade Jean-Bouin, on assista à un match de sélection organisé en vue de constituer l'équipe qui représentera le comité de Paris-Atlantique-Nord-Champagne dans la compétition inter-comités dite Coupe nationale ou Challenge Pierre-Failliot. La partie extrêmement animée fut beaucoup à l'assistance en-

core qu'elle fut parfois un peu décousue. Elle se caractérisa d'ailleurs d'une façon générale singulièrement étant donné que la première mi-temps fut entièrement à l'avantage de l'équipe des Possibles et que les Probables prirent une revanche complète au cours de la seconde mi-temps du match.

Le fait que la ligne d'avants des Probables fut remaniée pendant le repos, fut très probablement la cause de ce changement de physionomie.

Au reste, cette épreuve mit particulièrement en évidence les qualités des avants Dupont, Guillet, Celle, Sahuc et Saunier, des demis Perrault, Tastets, lesquels, soit dit en passant, fournirent une démonstration très brillante, et des trois-quarts Cals, Sire, Helmer et Le Goff.

Chez les Treize

La Ligue de Rugby à Treize, marquant plus d'activité que la F. F. R., du moins pendant la journée de Noël, fit disputer quatre matches de championnat.

L'une de ces parties eut un résultat qui peut causer une certaine surprise. En se basant sur les derniers dimanches de Bordeaux-XIII, on pensait que ce club ne réussirait à vaincre son rival catalan et ce sentiment se fortifiait du fait que le match se disputait à Bordeaux. Or, au contraire, l'équipe catalane, jouant avec la magnifique ardeur qu'on lui connaît, réussit à vaincre par 18 à 3. Le match démontra surtout la parfaite condition physique des Catalans et le brio particulier de l'international Noguères.

L'équipe de Côte Basque, s'affirmant de plus en plus redoutable, battit, à Biarritz, le S. A. Villeneuve par 16 à 2. Le jeu des trois-quarts basques eut en cette affaire une influence primordiale.

Comme on le supposait, le R. C. de Roanne en visite à Albi s'en revint victorieux par 20 points à 0. Enfin, entre Lyon-Villeurbanne et Toulouse, la partie fut très intéressante, fort bien jouée des deux côtés et du reste assez équilibrée. Quoique battus par 20 points à 13, les Toulousains affirmèrent la constance de leur progrès.

La journée de dimanche fut marquée principalement par le match Paris-Pau. Confirmant la confiance qu'on lui faisait et qu'elle méritait du reste d'après ses récentes performances, l'équipe parisienne battit par 11 points à 5 sa rivale paloise.

A l'heure actuelle le classement de la Ligue de Rugby à Treize se présente de la façon suivante : Villeneuve tient toujours la tête avec 28 points mais 12 matches joués tandis que ses suivants Roanne et Lyon-Villeurbanne comptent 26 points avec 10 matches joués. Puis suivent avec 25 points : Côte Basque (9 joués), Bordeaux (12 joués) et Catalans (11 joués). En septième position se place Albi avec 20 points et 11 matches joués. Il est suivi par Paris (19 points et 11 matches joués), Pau (12 points et 10 matches joués), Dax (9 points et 9 matches joués) et, enfin, Toulouse (5 points et 5 matches joués).

Comme on le voit, la situation de leader détenue par Villeneuve est plus que précaire.

CHARLES GONDOUNIN.



RUGBY XIII. — BORDEAUX. — Championnat de France : Treize Catalan-Bordeaux XIII (18-3). — La mêlée a favorisé les Catalans ; le demi Ascola, après avoir tenté sa chance, préfère transmettre le ballon à Saltraille que deux Bordelais, dont Brown, surveillent étroitement. On reconnaît, de g. à dr. : Saltraille (6), Brown, Nourrit (baissé), Ascola, Labrousse, Bruzy et Serre-Martin.



RUGBY XIII. — BORDEAUX. — Championnat de France : Treize Catalan-Bordeaux XIII (18-3). — Soutenu par ses coéquipiers Brown et Labrousse, le Bordelais Nouél fonce avec une belle décision, tandis que plusieurs Catalans se portent en défense.



RUGBY XV. — TOULOUSE : Avenir Valencien-Sélection italienne (37-3). — Un joueur valencien, sur le point d'être plaqué, passe la balle à ses coéquipiers mieux placés. Ce document montre éloquemment les difficultés qu'éprouvent deux seuls défenseurs italiens à stopper un mouvement offensif auquel participent tous les trois-quarts adverses.



RUGBY XV. — TOULOUSE : Avenir Valencien-Sélection italienne (37-3). — Malgré les progrès réalisés ces temps derniers, les joueurs italiens ne purent résister qu'honorablement aux Valenciens ; ces derniers présentèrent une équipe solide et vite, pleine d'avenir. Voici un attaque des trois-quarts valenciens qui jette le désarroi parmi les défenseurs transalpins.



RUGBY XV. — MARSEILLE. — Coupe de la Méditerranée : Olympique de Marseille-R.C. Toulon (6-0). — Les Marseillais reculent devant les attaquants adverses et le demi toulonnais Quilici en profite pour continuer sa progression par un long dribbling.



RUGBY XV. — MARSEILLE. — Coupe de la Méditerranée : Olympique de Marseille-R.C. Toulon (6-0). — Marseille montra, au cours de ce match, de grosses possibilités et surprit agréablement en battant les redoutables Toulonnais. Une touche courte où le Toulonnais Giraud, bien protégé, s'assure le ballon. On reconnaît, de g. à dr. : Poletti, Scardigli, Giraud et Delangre.



RUGBY XIII. — LYON. — Championnat de France : Lyon-Villeurbanne-Toulouse Ol. (20-13). — Un attaquant toulousain, trop confiant, vient d'être rattrapé et plaqué par le Lyonnais Lambert ; il lâche le ballon que Rolland, le meilleur joueur lyonnais, s'apprête à utiliser.



RUGBY XIII. — LYON. — Championnat de France : Lyon-Villeurbanne-Toulouse Ol. (20-13). — Les Toulousains sont débordés ; une attaque classique des Lyonnais est sur le point d'aboutir : Hurabielle attire sur lui la défense adverse pour servir, au moment opportun, son ailier Muret.

Écrivez-nous... NOUS RÉPONDREONS

ICI

Le coin du docteur

INDICES DE ROUSTESSE

CHAQUE courrier nous apporte un certain nombre de lettres de lecteurs nous demandant comment établir eux-mêmes leur indice de robustesse. Notre camarade Achille reçoit, lui aussi, de nombreuses lettres de ce genre. Nous croyons donc utile de revenir sur cette question qui a l'honneur d'intéresser particulièrement de très nombreux lecteurs de « Match ».

Les plus connus des indices de robustesse sont celui de Pignet et celui de Ruffier.

INDICE DE PIGNET. — Taille (Périmètre thoracique + Poids) = Valeur numérique ou V. N. Le chiffre fourni par l'indice de Pignet est d'autant plus élevé que la constitution du sujet est plus « faible ». L'on admet que la V. N. est « très bonne » de 10 à 10 ; « Bonne » de 11 à 20 ; « Moyenne » de 21 à 25 ; « Faible » de 26 à 30 ; « Très faible » au-dessus de 30.

En résumé, pour calculer votre indice de Pignet, mesurez séparément votre taille, votre périmètre thoracique et votre poids ; ensuite, additionnez les chiffres fournis par le poids et le périmètre thoracique, puis soustrayez le total ainsi trouvé du chiffre donné par la taille en centimètres.

Rappelons que l'indice de Pignet est utilisé dans l'Armée.

INDICE DE RUFFIER. — Périmètre thoracique en inspiration — Périmètre abdominal (point le plus saillant) — Différence entre la taille (centimètres au-dessus du mètre) et le poids en kilos, ou vice versa. De 15 à 20 : « Très bon » ; de 10 à 15 : « Bon » ; de 0 à 10 : « Médiocre ».

Somme toute, pour calculer l'indice du docteur Ruffier, indice qui est des plus appréciés, lui aussi, vous mesurez votre périmètre thoracique, en inspiration ; votre périmètre abdominal, au point le plus saillant ; votre taille, et vous prenez votre poids. Vous soustrayez le chiffre donné par le périmètre abdominal du chiffre fourni par le périmètre thoracique. Dans un autre temps, vous retranchez du chiffre ainsi obtenu la différence entre votre taille (nombre de centimètres au-dessus du mètre) et le poids en kilos, ou, s'il y a lieu, la différence entre le poids en kilos et ladite taille. Si, par exemple, un sujet a un périmètre thoracique de 105, un périmètre abdominal de 90, un poids de 73 kilos et une taille de 172 cm., son indice de Ruffier sera de : (105 - 90 = 15 ; 73 - 72 = 1) 15 - 1 = 14.

Signalez, à titre de documentation, que Jean Bouin avait un indice de 19 ; Georges Carpentier un indice de 20 ; Géo André un indice de 21, à l'époque où le docteur Ruffier les mesura.

Mais il importe de prendre les mesures d'une façon rationnelle, de

façon à pouvoir faire des comparaisons. C'est d'ailleurs ce que le docteur Ruffier a tenu à bien préciser dans son Traité d'Education physique : « Un point essentiel, dit-il, est de s'entendre sur la manière de prendre les mensurations, de façon que les résultats obtenus par des expérimentateurs différents soient comparables entre eux... »

(A suivre.)

PHILIPPE ENCAUSSE

■ **Deux triplots sportifs.** — 1^o Le dernier match France-Belgique de football fut disputé le 8 mars 1936, à Paris, et gagné par la France, par 3 buts à 0. Le « onze » tricolore avait la composition suivante : avants : Novitsky, Rio, Courtois, Duhart et Banoua ; demi : Lehmann, François, Deloix ; arrières : Gonzalès, Behren : buts : Di Lorio. 2^o C'est l'Italie qui a remporté la dernière Coupe du monde de football.

■ **Paris-Sète.** — Les rencontres suivantes figurent au calendrier de la première division pour le 2 janvier : R. C. Paris : Rouen-Roubaix ; Excelsior-Red Star ; Marseille-Lens ; Strasbourg-Cannes ; Lille-Metz ; Sochaux-Valenciennes, et Antibes-Fives. Tous ces matches ont lieu sur le terrain du premier nommé.

■ **Alphonse le Costaud.** — Evidemment la culture physique est la meilleure manière de se maintenir toujours en excellente condition. Nous ne pouvons que vous conseiller de perséverer. Il existe de nombreuses méthodes dont vous pouvez vous procurer une liste complète à la Librairie des Sports, 10, feub. Montmartre.

■ **Fervent lecteur de Beaumont.** — Nous n'avons aucun parti pris ni préférence. Les photographies passant dans « Match » sont, la majeure partie du temps, choisies suivant l'importance des rencontres ou leur actualité. Néanmoins nous avons déjà passé à plusieurs reprises des photographies des équipes que vous nous signalez.

■ **Strasbourgeois qui espère.** — 1^o Sochaux se qualifie pour la finale de la Coupe de France, en 1936, en battant en huitième de finale Sète ; en quart de finale Cannes et en demi-finale Boulogne. L'autre finaliste fut Strasbourg, qui élimina, en huitième de finale, l'Excelsior de Roubaix, le Red Star en quart de finale et Rouen en demi-finale ; 2^o La finale fut disputée le 18 avril, à Paris, et Sochaux triompha par 2 buts à 1 ; 3^o Les équipes avaient la formation suivante : Sochaux : Di Lorio, Lalloué, Matller, Hug, Szabo, Lehmann, Lauri, Abegglen, Courtois, Braddac, William, Strasbourg : Mayer, Lohr, Schwartz, Halter, Hummenberger, Rössler, F. Keller, Hoffmann, Rohr, Heisserer et Wachter ; 4^o La recette s'élève à 576,145 francs, ce qui constitue le record en finale de Coupe.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

■ **Boxeur basque.** — Paulino, de son vrai nom Paulino Uzquidain, est né à Régil (Espagne), le 3 mai 1899. Le boxeur poids lourd espagnol, qui a combattu comme professionnel depuis 1922, semble, depuis une année, avoir définitivement abandonné les compétitions. En 1935 il fut battu par Schmeling à Berlin et par Joe Louis à New-York.

LE ROMAN DES GRANDES FOOTBALL EURS

"Mumo" Orsi

L' "Étoile
d'Amsterdam"

13

Orsi va revenir en Italie.

Orsi, à trente-six ans, va sans doute reprendre sa place dans l'équipe qui s'attache ses services, à l'issue des Jeux Olympiques d'Amsterdam, en 1928, la fameuse Juventus de Turin, et peut-être aussi, dans l'équipe nationale transalpine, où M. Vittorio Pozzo ne l'a jamais remplacé.

Orsi, c'est l'un des plus grands joueurs que le football ait connus durant ces dernières quinze années.

Le regretté Hugo Meisl a dit un jour de lui : « Orsi est un footballeur hors classe, comme il en apparaît peu souvent. Il est de la lignée des Kada, Andrade et Zamora. Je le considère comme le meilleur ailier gauche du monde. »

Voici donc l'histoire de « Mumo » Orsi, l'« étoile d'Amsterdam ».

Un sympathique garçon qui eut trois passions : le football, la musique et le jeu.

« La Stella di Amsterdam »

Pour l'Italie, Orsi est un « rimpatriato » (un rapatrié), c'est-à-dire un étranger d'origine italienne.

De fait, « Mumo » est né le 2 décembre 1901, à Buenos-Aires, de mère argentine et de père italien.

Il n'eut pas une jeunesse très heureuse. Il connut même la misère et se rappelle avoir reçu de copieuses fessées pour avoir usé trop de paires de chaussures en jouant au ballon.

A seize ans, il était en équipe réserve de Boca Junior, l'un des cinq plus grands clubs d'Argentine.

A vingt ans, il est international pour la première fois : c'est la coqueluche des stades de Buenos-Aires. Mais sa réputation n'a pas traversé l'Océan. Et c'est pourquoi, en 1928, il fut la grande révélation des Jeux Olympiques d'Amsterdam. De cette époque date le début de sa glorieuse carrière internationale.

À début du tournoi olympique, l'Argentine écrase les Etats-Unis par 11 à 2, le 29 mai 1928 ; le 2 juin, elle bat la Belgique par 6 à 3 ; puis elle surclasse l'Egypte par 6 à 0 et se trouve ainsi qualifiée pour disputer la finale avec l'Uruguay, son voisin et rival de toujours.

Le 10 juin, les deux équipes ne peuvent se départager. Orsi marque pour l'Argentine, mais Céa égale pour l'Uruguay.

Le match est rejoué le 13 juin. Les deux équipes se présentent dans les formations suivantes :

Argentine : Bosio; Bidoglio, Paternoster; Modice, Monti, Evaristo; Carribaceri, Tarasco, Ferreira, Perdura, Orsi.

Uruguay : Mazali; Nasazzi, Arispe; Andrade, Pirizo, Gestrade; Arremon, Castro, Petrone, Céa, Campolo.

Que de noms célèbres et déjà lointains dans ces deux formations !

Cette fois, l'Uruguay l'emporta grâce à un but magnifique du redoutable Petrone qui devait, lui aussi, aller jouer en Italie et y défrayer les chroniques par ses rocambolesques aventures.

Mais la grande vedette de ce tournoi c'avait été Orsi et c'est en triomphateur qu'il regagna l'Argentine.

L'histoire d'un sensationnel transfert

Pourtant, avant qu'il ne repassât l'Océan, les dirigeants de la Juventus de Turin, qui n'avaient pas été sans remarquer ses origines italiennes, avaient fait à Orsi les propositions les plus convaincantes. Il les accepta.

En Argentine, quand on apprit la nouvelle, à la stupefaction des premiers instants succéda une véritable consternation.

Orsi était un héros national. L'opinion publique eut comme une crise de colère. Par elle, les dirigeants de Boca Junior se virent accusés de n'avoir pas été corrects à l'égard de leur joueur, de ne l'avoir pas assez rémunéré et d'avoir été incapables de lui inspirer l'amour de sa société.

L'Association Argentine intervint sans succès. Orsi était libre de tout engagement envers Boca Junior. D'ailleurs, il était trop tard : « Mumo » avait déjà introduit une instance en naturalisation.

Ses amis, ses admirateurs, les supporters de Boca Junior essayèrent en vain de le retenir. Les journaux étaient remplis de missives émues. Un grand quotidien ouvrit une souscription pour qu'un cadeau fût offert au fameux ailier gauche ; mais il reçut la lettre suivante : « Je vous avertis que ce qui est fait est fait : je me rendrai en Italie. Si vous voulez continuer votre souscription, je n'accepte



rai votre cadeau qu'en souvenir de ma carrière en Argentine. »

Tout espoir était bien perdu et l'on pleura dans les « haciendas »...

Cependant, en Italie, lorsqu'on annonça, au lendemain des Jeux d'Amsterdam, que « Mumo » Orsi allait désormais porter les couleurs de la Juventus, on fit grand bruit autour de ce transfert sensationnel. Si grand bruit même qu'on crie au bluff. Que ne racontait-on pas, en effet, sur le nouvel arrivant ! Que d'anecdotes et que de qualificatifs !

On en vint à estimer surfaite la réputation de l'étoile argentine et l'on attendit sa première exhibition avec une certaine réserve.

Sa carrière italienne

On ne l'attendit pas moins d'un an, d'ailleurs, la Juventus ayant dû aplatiser les difficultés soulevées par la Fédération Italienne qui, prévoyant que la venue d'Orsi en Italie allait engendrer l'ère des transferts de « rimpatriati », voulait agir avec prudence avant d'accorder son autorisation et de créer un précédent. Si bien qu'arrivé en Italie dès les premiers jours de 1929, Orsi ne put jouer qu'en 1930.

Le public turinois se consumait d'impatience. Enfin vint le jour où Orsi allait se produire pour la première fois en territoire italien. Ce fut à l'occasion d'un match Juventus-Pro Patria. L'Italie tout entière se transporta, par la pensée, au stade de la Juventus, et tous les yeux de la foule accourue à la rencontre se braquèrent sur le fin et petit ailier gauche.

Il ne payait guère de mine. Il était assez grand, mais mince, et paraissait fragile, presque souffreteux avec son visage émacié et sa curieuse tête d'oiseau.

Son émotion fut grande quand il pénétra sur le ground. Mais il la surmonta bien vite, dès les premiers échanges de balle, et, avec une parfaite maîtrise, il entreprit de conquérir la foule qui avait douté de lui. Il courut vite, il feintait avec une aisance déconcertante, il shootait avec une force peu commune. A chaque foulée, il soulevait l'admiration.

A l'issue du match, on lui fit un triomphe. Le nom de « Mumo » volait de bouche en bouche.

Alors, à Turin et dans toute la Péninsule, on voulut bien admettre que, pour le décider à quitter l'Argentine, la Juventus lui avait offert 100.000 lires et que le sénateur Agnelli personnellement lui avait fait don d'une Fiat...

On n'a pas oublié ses facéties et ses traits d'esprit.

Il bavardait un jour, en compagnie de Cesari et de Combi, et ce dernier exaltait les prouesses du regretté jongleur Rastelli qu'il avait eu l'occasion d'applaudir à Paris :

— Il fait passer la balle de la nuque au bras, du bras à la jambe, de la jambe à la nuque avec une facilité et une adresse vraiment extraordinaires, expliquait le goal de la Juventus.

Alors Orsi se récria :

— Voulez-vous savoir quelle différence il y a entre Rastelli et Cesari ?

Il prit un temps et, pince-sans-rire, ajouta :

— Rastelli et Cesari sont incontestablement des jongleurs de balle merveilleux, mais avec cette différence que Cesari, lui, ne passe jamais la balle.

Quand on allait surprendre Orsi dans son appartement de Turin, il était rare de ne pas le trouver l'archet à la main. Orsi a un violon d'Ingres : le violon.

C'est un virtuose. Durant qu'il était en Italie, il composa un tango : *Lacrime di donna*, qui fit fureur.

On raconte qu'à la suite de la belle victoire remportée par l'Italie sur l'Autriche, en 1931, les « Azzurri », qui avaient touché une forte prime en récompense de leur succès, s'enhardirent, au soin de cette triomphale journée, jusqu'à demander un petit supplément au sage trésorier de la Fédération Italienne qui était alors M. Zanetti.

M. Zanetti ne refusa pas, mais, avant de s'exécuter, il posa une condition : « Dites à Orsi de prendre son violon et de me jouer quelque chose ! »

Orsi refusa tout d'abord, se fit un peu prier, puis se décida enfin à se présenter, l'archet et le violon à la main, devant le secrétaire de la Fédération qui se tenait prêt pour l'audition, entouré de tous les joueurs de la « Nazionale ».

Alors, au milieu du silence général, en touches délicates, Orsi attaque le fameux tango argentin *La Comparsita*.

Il sut si bien faire vibrer son instrument, ce soir-là, qu'à la fin du morceau le portefeuille du trésorier s'ouvrit comme par enchantement et que le petit supplément demandé par les joueurs dépassa toutes leurs espérances.

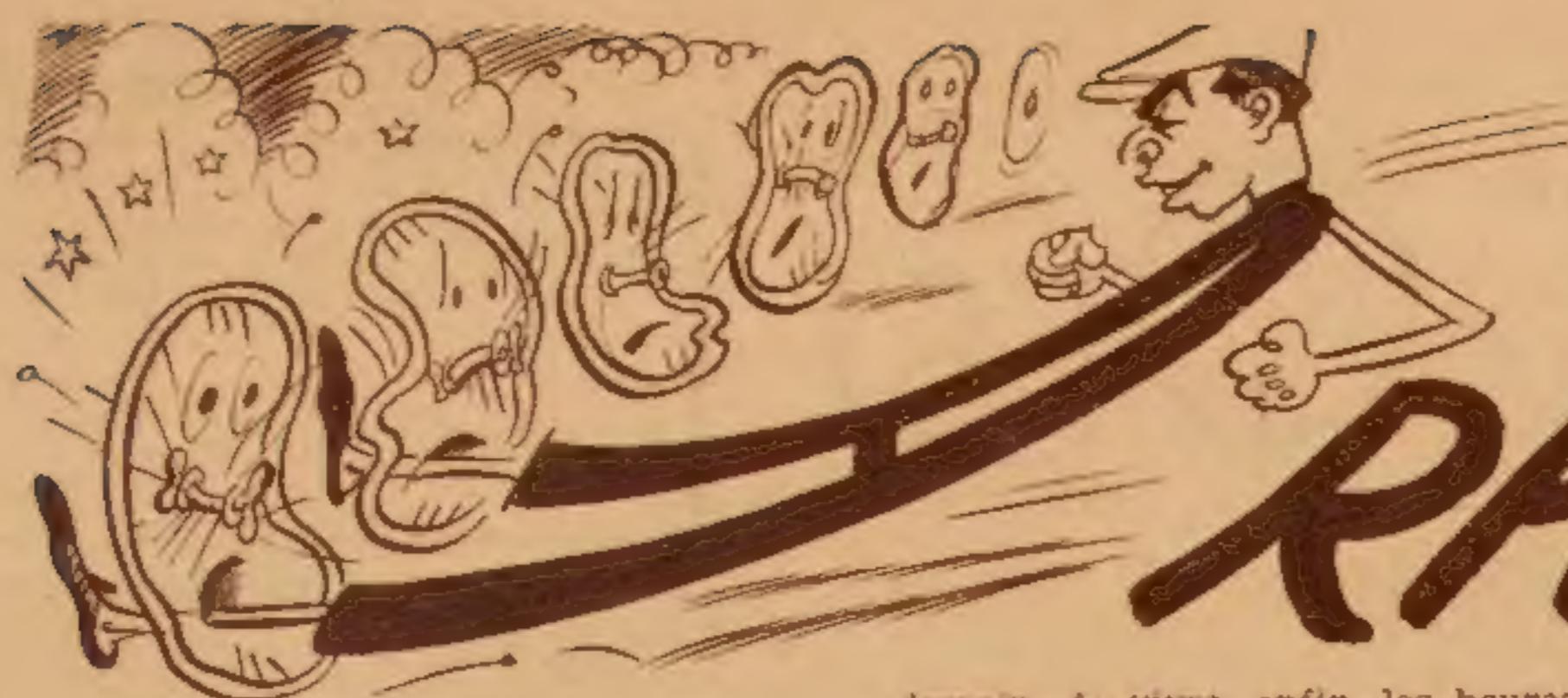
Le « Paganini del Calcio » (le « Paganini du football »), surnommé Orsi notre brillant confrère transalpin, Bruno Roghi.

MARIO BRUN.

(A suivre.)



Orsi n'est pas qu'un grand footballeur, mais encore un heureux père de famille. La voici s'amusant avec son plus jeune fils, Carlo Roberto, né en Italie, sur une plage italienne, et, à gauche, avec son ainé, Hugo, qui est venu le recontacter à la mi-temps d'un match.



RAYONS ROMPUS

Depuis plusieurs années les journalistes parisiens étaient invités à accompagner, en Belgique, lors de leur voyage collectif, les trois directeurs sportifs français employant des routiers belges : Ludovic Feuillet, Pierrard et Léo Véron. C'était charmant ! Tout au long des routes du Nord, noyées par les pluies de l'hiver, on se contentait de bonnes histoires, les diverses étapes du voyage étant ponctuées de repas copieux et empreints de la plus grande cordialité. Mais un beau jour les ponts furent rompus. Pierrard s'en fut seul traiter ses affaires et Ludovic Feuillet et Véron, pour reconstruire le triumvirat, inviterent Trialoux, tout nouvellement venu à l'utilisation des coureurs flamands et wallons.



Dans quelques jours pourtant, à Gand et à Bruxelles, Ludovic Feuillet se retrouvera sans Véron ni Trialoux. M. Gentil, son patron, désirant faire un tour en Belgique, Ludovic Feuillet s'est excusé auprès de Véron et de Trialoux qui ont pris leurs dates pour ce déplacement indispensable. De son côté Pierrard a décidé de se rendre outre-Quiévrain en février, ce qui fait que si nous voulons, nous autres, ne pas manquer les tournées d'inspection des directeurs sportifs français, nous ne passerons pas deux fois la frontière, comme l'hiver dernier, mais bien quatre fois, ce qui est tout de même un peu excessif.

Si seulement les itinéraires pouvaient être différents !...

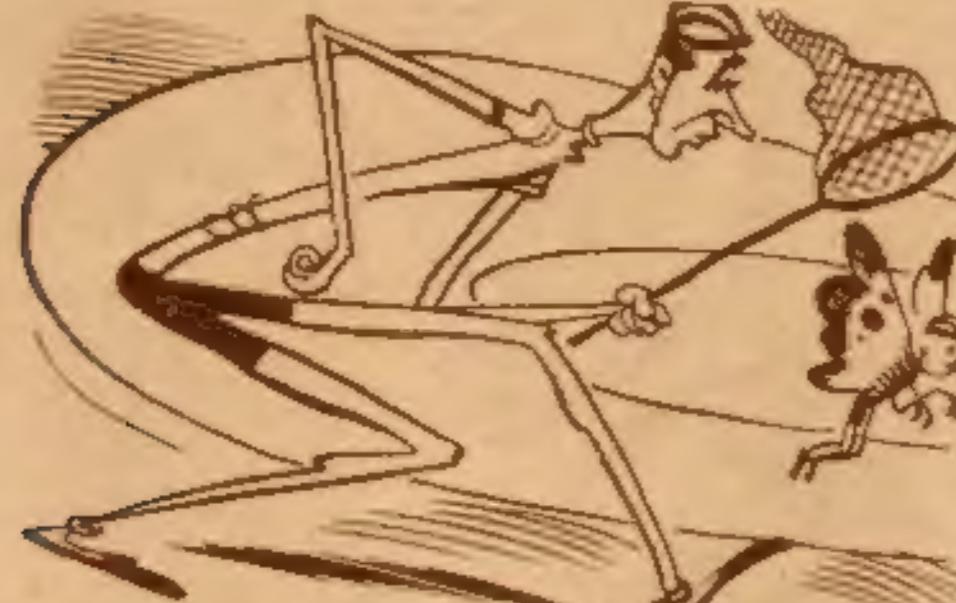
Et dire que nous n'en raterons tout de même pas un pour ne pas marquer nos préférences...



Charles Pélissier a enfin trouvé un associé. Un Belge. Ça n'aura pas été sans mal... Louis Delblat était hostile à toute union franco-belge. Des équipes françaises, rien que des françaises, tel était le mot d'ordre au Vél' d'Hiv et Charles avait bien été contraint d'épauler Maurice Archambaud l'autre dimanche. Union éphémère...

Pas plus l'un que l'autre, Charles et Archambaud ne tinrent à rester ensemble. Le benjamin voulait son étranger. Il le dit sur tous les tons, se fit violent, doucereux, persuasif et finalement obtint gain de cause. Alors il fit appel à Debruyckère, ce robuste Flamand qui ne souffre jamais mot et n'utilise même pas le sonore « Godfondom » que les échotiers ont mis dans la bouche de tous les Flandriens depuis l'époque héroïque.

Tout cela c'est bien gentil pour Charles, mais il y a un danger ! Ayant décreté qu'il ne pourrait faire de bonnes courses avec un Français, quelle sera son attitude si, avec Debruyckère, il n'est pas particulièrement brillant ? Il utilise une arme à deux tranchants. C'est son droit le plus strict. Il joue une carte, et il nous appartient d'en juger la valeur.



Le souci de l'équipier n'est pas le seul qui ait préoccupé Charles Pélissier ces jours derniers. Imaginez-vous que Charles a réalisé de solides économies après une affaire malheureuse remontant à quelques années, et qui le rendit prudent pour l'avenir. Si prudent que Charles Pélissier s'est brusquement retrouvé à la tête d'un magot qu'il a eu le désir fort compréhensible, en ces temps troublés, d'utiliser au plus tôt. Et d'étudier les projets, d'en refuser certains, d'en accepter d'autres, d'éviter quelques associations pouvant excellentes, de s'engager ici pour dire non le lendemain, de vivre, enfin, les heures désagréables du capitaliste en quête de placements fructueux. Puis Charles a une idée : de la

pierre, de la bonne pierre... Aussi ne faut-il pas s'étonner si, d'ici peu, le dernier de la dynastie des Pélissier se trouve propriétaire d'un grand immeuble à Paris.

Ce qui ne l'empêchera pas de continuer à courir — avec le secret espoir de n'en pas rester là et d'avoir un autre pignon sur rue.

Slaats-Pelleners, s'ils sont aimables, à Paris, avec leurs adversaires impuissants, sont beaucoup moins à Bruxelles. Ils sont même féroces. Ils ont gagné l'autre dimanche une américaine de six heures avec quelque chose comme quatre tours d'avance. Encore mirent-ils près de deux heures à se mettre en route, pour se montrer conciliants une demi-heure avant le coup de pistolet final.

Pourquoi manifester une telle supériorité ici et non pas là ?

C'est que Slaats-Pelleners ne s'estiment pas assez payés en Belgique. Ils veulent y faire monter leur valeur marchande. Pelleners

AU LONG DES BALUSTRADES DU VÉL' D'HIV'

Archambaud a gardé son brassard. Mais il dut donner le meilleur de lui-même pour résister à un Fournier en belle forme. Jusqu'au bout, leur poursuite fut indécise, émouvante, Fournier ne s'effondrant que dans les deux derniers tours.

Il n'était pas trop content de lui :

« C'est terrible, dit-il à Roger Graile, son manager, l'émotion me paralyse. Toute la semaine je me suis fait des cheveux au sujet de cette poursuite. Moi, j'aimerais arriver au vélodrome sans savoir ce qui m'y attend. Prévenu à la dernière seconde seulement, ça irait tout à fait bien ! »

Quoiqu'il en soit, Fournier n'a pas à se plaindre. Tenir tête à l'Archambaud actuel, c'est un beau résultat, et le recordman du monde de l'heure était le premier à le reconnaître.

« Fournier m'a donné des sueurs. Il a fallu que je mette les bouchées doubles. Maintenant, à Richard : on ne me laisse plus respirer ! »

Archambaud sera-t-il battu dans huit jours ? On ne sait jamais, mais, sur sa forme présente, ça ne sera pas facile ; quoi qu'il en soit, une poursuite à ne pas rater...

Revenu du col de Voza, samedi soir, Louis Gérardin, hier après-midi, fut extraordinaire sur l'anneau du Vél' d'Hiv. Il partit de toutes les positions avec un égal bonheur. Jeff Scherens n'en revenait pas.

— Qu'est-ce que tu as fait ? s'étonna-t-il.

— Moi ? Rien, du ski, mon petit Jeff, et tu vois que ça ne me réussit pas du tout si mal que ça... Qu'en penses-tu ?

— Si j'osais, j'irais avec toi... Mais je n'ai jamais fait de ski. C'est dur ?

Et Gérardin se lança dans des explications qui passionnèrent Scherens.

Est-ce un nouvel adepte pour les sports d'hiver ?



surtout qui est le cervus du tandem. Slaats, c'est le pousseur qui a jusqu'ici couru pour des haricots. Pelleners juge qu'il en a assez mangé et, ne tenant nullement à plaisir mésé dans les divers bureaux directoriaux des vélodromes belges, il force ses talents pour épater la galerie.

C'est le moyen le plus sûr, le plus efficace et aussi, pour des phénomènes comme Slaats-Pelleners, le plus simple, le plus direct.



On l'a dit, déjà, Jean Maréchal veut revenir à la route, et aussi au demi-fond. Après tant d'autres, il revient à ses premières amours. On le lui avait prédit, et Maréchal reconnaît tous ses torts. Il veut les réparer. Faut-il ajouter que nous l'y encouragerons de toutes nos forces ?

D'autres se chargeront, aussi, de le remettre dans le droit chemin. Ne dit-on pas, par exemple, que Maurice Jubi, lui-même, qui fut l'entraîneur de Maréchal, songerait à le reprendre sous sa coupe ?

N'est-ce pas surprenant, quand on se rappelle qu'un procès retentissant a opposé les deux hommes et que l'un d'eux a dû verser à l'autre une forte indemnité ?

On oublie vite dans la vie et au fond c'est peut-être mieux comme ça.

Enfin, on a de bonnes nouvelles de Charpentier. C'est notre confrère Charles Joly qui nous les a rapportées. Bravo et merci. Mais alors on peut reprendre espoir ? Oui, si Charpentier s'est effectivement fâché avec le beaujolais. Mais Dorgebray, qui est le voisin du champion olympique, sur la ligne Ma-



ginot, n'en est pas persuadé... et c'est dommage pour les admirateurs de Charpentier, et surtout pour Charpentier lui-même, qui tient pourtant la fortune à portée de ses pédales.

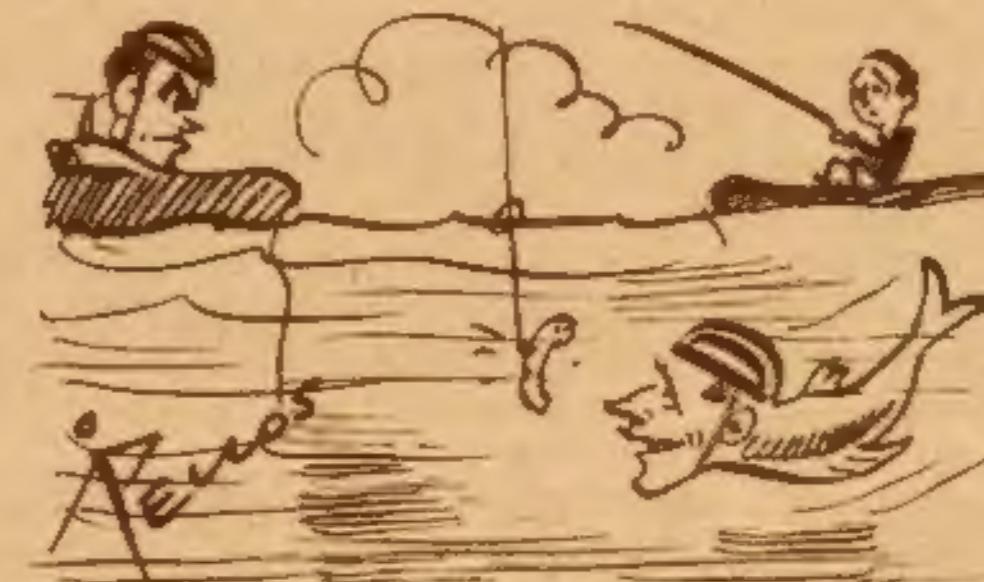


Oh ! diable, Girard, la jalouse est un bien vilain défaut...

Ne vous êtes-vous pas plaint qu'à deux reprises au Vél' d'Hiv' on ait fait appel à votre équipier, Goujon, pour des remplacements, et qu'on vous ait oublié ? Et quand ce seraient ?

La vérité est d'ailleurs tout autre.

C'est son associé qui a un nom de poisson, mais c'est Girard qui file comme une anguille. Il est insaisissable. Une fois, Delblat l'a cherché toute une journée et l'autre après-midi il a fait le tour du quartier des coureurs sans pouvoir mettre la main dessus. Où étiez-vous, jeune Girard ? Goujon ne reste pourtant pas à attendre l'hameçon au pied du perchoir du Vél' d'Hiv', mais il est toujours dans les bonnes eaux, là où l'on voit l'asticot...



Faudra-t-il dans l'avenir se méfier, comme autrefois, du jeu des entraîneurs ?

Toujours est-il qu'une intervention opportune a sauvé un jeune stayer d'une malouine déloyale, lors d'une récente poursuite au Vél' d'Hiv', où il fallait tout simplement amener le match nul, en tout cas une défaite honorable pour le plus faible des deux antagonistes.

À la dernière seconde, le plan a été bouleversé, les « cagoulards » démasqués. Non, vous n'en saurez pas plus long. Secret d'Etat.



Il faut calmer Marcel Guimbretière. Il devient colérique comme certain grand danseur de l'Opéra... Il arrive à dire des choses qu'il ne pense peut-être pas. En ce moment, Marcel en veut à Albert Buyssen. L'autre prétend ne pas avoir de rancune, mais seulement de l'admiration pour le « gars de la marine ». Il cache peut-être son jeu, mais



met tant d'élegance à échapper à l'étreinte de Marcel, sur la piste où se poursuit le débat, qu'on ne peut vraiment connaître le fin mot de leur querelle. Peut-être est-ce, là encore, quelque manifestation de jalouse entre deux ténors à la recherche du premier rôle. Il faut d'ailleurs les « voir » pousser l'un de poitrine. A en éclater... et c'est peut-être ce qui finira par leur arriver, s'ils continuent à user de la même note, au même moment, avec le désir d'éclipser le voisin ; c'est comme ça qu'on casse sa voix et qu'on retombe dans les chœurs.

A bon entendeur salut.

FELIX LEVITAN



Avant de sprinter, on voit ici, attendant placidement leur tour, le Hollandais Van Vliet, le Belge Scherens, le Français Louis Gérardin, confiant ses impressions à un confrère étranger, et l'Allemand Merkens.

Rochard enlève le Challenge des Bruyères



(Rouen, de notre envoyé spécial.)

ETAIT jour le 11e, dimanche, à Rouen, où se disputaient deux épreuves de cross-country sur l'hippodrome des Bruyères.

Les dirigeants rouennais firent en effet se disputer successivement deux belles épreuves : le challenge René-Lenglet, du nom du président d'honneur du F.C.R., puis le VIII^e Challenge national des Bruyères.

On sait que le premier est réservé aux espoirs normands, tandis que le deuxième est couru cette année par nombre de champions et autres vedettes du cross-country français, ce qui ne pouvait qu'ajouter à la réussite de cette importante journée.

Il serait souhaitable que l'exemple de l'autre dimanche au Mans, et celui de dimanche dernier, à Rouen soient suivis par beaucoup d'autres organisateurs de province. Voilà de la bonne et utile décentralisation, de l'excellent travail en profondeur. Voilà qui fait honneur à tous ces dévoués dirigeants de clubs provinciaux qui, chaque semaine, mettent tant de cœur à l'ouvrage.

Le cross-country est un sport remarquable, exigeant de ses adeptes de réelles qualités tant physiques que morales, et l'on se doit de favoriser son développement régulier. Raison de plus, par conséquent, pour se féliciter du succès remporté dimanche par les organisateurs.

Des milliers de spectateurs avaient tenu à venir applaudir les grandes équipes en présence dans le Challenge national des Bruyères. Ils n'eurent d'ailleurs pas lieu de regretter leur déplacement. En effet, les équipiers des différents clubs se livrèrent un duel sévère pendant toute l'épreuve, en vue du classement pour le challenge. Je vous assure que la bataille entre le C. O. Aubervilliers et le C. O. Billancourt, par exemple, ne manqua pas d'une certaine grandeur. Je crois d'ailleurs que cette dure compétition entre clubs constitue un des événements marquants du cross-country de dimanche.

Certes, il importe, bien entendu, de souligner comme il convient la très belle victoire de Rochard dans le classement individuel. Rochard a fait montre d'une forme magnifique, d'une aisance et d'un style qui en s'inscrit long sur sa condition actuelle. L'on peut être assuré que, tant du point de vue physique que du point de vue physiologique, le brillant représentant du C. A. F. est bien « au point ». Il a dominé nettement tous ses concurrents sur les 9 km. 200 du parcours.

Déjà en tête lors du premier passage

ROUEN : Challenge des Bruyères. — Le départ vient d'être donné. On reconnaît Rochard sur la gauche de la photo.

(5 min. 18 sec.), devant Califano, de Saïd, de Laët, Lonias, Martin, Gouzy, il a mené jusqu'à la fin de l'épreuve. C'est ainsi que l'on fut à même de pointer les coureurs suivants, lors des autres passages.

Au deuxième tour, Rochard (10 min. 20 s.), devant Saïd de Laët, Lonias, Martin, Gouzy.

Au troisième tour, Rochard (15 min. 3 sec.), devant Califano, Lonias, Saïd, de Laët, Martin, Leroy, Gouzy, Aliel, Arnold, Prior, Lachaud, Amrouche et Solan.

Au quatrième tour, Rochard (20 min. 9 s.), devant Lonias (20 min. 31 sec.), suivis de Califano, de Laët, Saïd, Martin, Leroy, Amrouche, Gouzy, Lachaud, Arnold, Aliel, Prior, Solan, Leheurteur.

Au cinquième tour, c'est-à-dire avant l'arrivée : Rochard (24 min. 58 sec.), devant Lonias (25 min. 22 sec.), Califano, de Laët, Leroy, Martin, Saïd, Amrouche, Gouzy, Lachaud, Arnold, Aliel, Prior, Solan, Lérité, Leheurteur, Musellet, Couard, Lambert, etc.

Malgré son énergie, malgré toute sa valeur, Lonias ne put rien contre Rochard. Finalement il termina donc deuxième en 30 min. 37 sec., derrière Rochard (30 min.) et devant Califano, de Laët, Amrouche, Martin, Leroy, Gouzy, Arnold, Lachaud, Saïd, Aliel, Prior, Solan, Guégan, Gautier, Bertier, Leheurteur, Lérité et Lambert.

D'aucuns, se basant sur les deux « échecs » successifs de Lonias, au cross de l'Intran, et au cross des Bruyères, vont peut-être supposer que c'en est fini, athlétiquement parlant, du sympathique représentant du C. O. Aubervilliers. A mon avis, ce serait une erreur que de raisonner de la sorte. L'on peut et l'on doit encore attendre une circonstance. Dimanche, Lonias a eu affaire à un Rochard en condition physique remarquable. On aura ainsi l'explication de sa défaite, et nous ne pensons pas, par conséquent, qu'il faille aller chercher midi à quatorze heures et faire des suppositions plus ou moins complexes.

Quant à moi, je suis persuadé que Lonias n'a aucunement démerité. Dimanche, Lonias a été un appui précieux pour son équipe du C. O. Aubervilliers ; encouragés par sa présence, tous ses camarades ont lutté farouche-

ment pour enlever une troisième fois la première place et s'attribuer ainsi définitivement le Challenge.

Cinq équipes avaient la faveur du public au départ : le C. O. Aubervilliers, champion de France ; le C. A. S. G., champion de Paris ; le C. O. Billancourt, le Métropolitain Club et le S. A. Verdun.

A l'issue de l'épreuve, le classement respectif des équipes est le suivant :

1. C. O. Aubervilliers, 100 points (2 + 3 + 8 + 9 + 27 + 51).
2. C. O. Billancourt, 102 points (4 + 5 + 21 + 22 + 24 + 26).
3. C. A. S. G., 125 points (7 + 10 + 13 + 23 + 34 + 38).
4. Métropolitain Club, 137 points (14 + 16 + 17 + 19 + 35 + 36).
5. S. A. Verdun, 207 points (11 + 12 + 33 + 49 + 50 + 52).

Le décompte des places en dit plus long que les plus longs discours. Il est éloquent et intéressant. C'est pourquoi j'ai tenu à vous donner connaissance de ce décompte, qui montre combien fut ardente la lutte entre Aubervilliers et Billancourt d'une part, entre le C. A. S. G. et le Métropolitain Club de l'autre.

En ce qui concerne les Tirailleurs de Verdun, attendons une nouvelle expérience pour nous faire une idée précise sur eux.

Avant de terminer cet article, il convient de féliciter les crossmen du V. C. de Bois-Guillaume qui acceptèrent crânement de se



CHALLENGE DES BRUYERES.
— De Laët et Lonias à la poursuite de Rochard.



CHALLENGE DES BRUYERES. — Un passage de Rochard, nettement détaché de ses concurrents.



CHALLENGE LENGLLET. — Le vainqueur, Jean Thierry, de l'U. S. Normande.

présenter en compagnie aussi relevée, et qui luttèrent aussi avec cœur.

Enfin, n'oublions pas non plus d'applaudir à la belle course de Thierry et de Letellier, dans le Challenge René-Lenglet (7 km. 500), en 26 min. 29 sec. 2/5.

A signaler aussi, à propos de cette épreuve, le jeune Charpentier, de l'U. S. Normande, qui termina cinquième, et qui possède de bons moyens. Je ne serais pas étonné autre mesure qu'il fit parler de lui par la suite.

PHILIPPE ENCAUSSE.

Le cross d'Alger

(Alger, de notre correspondant particulier.)

EVENU dans son Maroc natal, Bouali semble avoir收回é la forme qui en fit, il n'y a guère, un champion de France. Il vient de remporter le quinzième cross de L'Echo d'Alger, disputé sous le patronage de L'Intran et de Match par près de 200 concurrents, et l'aisance et la manière décèlent l'homme en forme. Ses deux camarades Bouchta et Ahmed se classent dans les sept premiers consacrent le succès marocain.

Des Métropolitains, Beaudoin se montre le meilleur. Mais Leygues fut le plus combatif, pour, ensuite, s'effondrer. Goix faiblit dans la côte et Monceyron ne fut jamais en course.

Dès le départ, les trois Marocains prennent la tête et, au chemin Yusuf, seul Leygues trouble le trio. Mais Bouali a déjà pris les devants et, après s'être approché d'une vingtaine de mètres, Leygues va rétrograder, cependant que, de l'arrière, Beaudoin, Gaborit et Taboni reviennent fort, tout au long de cette montée.

Les kilomètres de plat du Telemly et la descente n'apportent aucun changement de leader, Bouali continuant sa promenade. Mais derrière lui, la bagarre est splendide. Leygues est lâché, Goix a un point de côté, mais n'est pas, d'ailleurs, en bonne place. Ahmed et son camarade Bouchta sont alors aux prises avec Taboni et Beaudoin, et l'Algérois, sur son terrain, profitera de la descente pour lâcher tout son monde.

1. Bouali, en 23 min. 7 sec. 4/5; 2. Taboni (Alger); 3. Beaudoin (Paris); 4. Bouchta (Maroc); 5. Joannès (Alger); 6. Bensmicha (Alger); 7. Ahmed (Maroc); 8. Gaborit (Alger); 9. Derrough (Alger); 10. Leygues (Paris). Goix est 36^e et Monceyron 60^e.

TONY ARBONA.

LUTTE

Italo-Américain Savoldi qui, en face du Turk Memeth Arif avait confirmé sa grande réputation, vient d'enregistrer un nouveau succès en face d'un catcheur de premier plan, le Polonais Nowina, ex-rival de Jim Londos. Joe Savoldi qui, en Amérique, a battu des catcheurs comme Gus Sonnberg est certainement un des hommes les plus spectaculaires que nous ait produits Raoul Paoli, depuis longtemps. Son match en face de Nowina donna lieu à une empoignade des plus passionnantes.

On peut dire de l'Italo-Américain qu'il lutte beaucoup plus avec ses jambes qu'avec ses bras. Cet ancien footballeur américain qui fut un international de saut possède une détente exceptionnelle et sa façon de placer ses sauts-chassés en fait un des adversaires les plus dangereux, même pour un homme beaucoup plus lourd que lui. Le principal de sa force réside surtout dans ses jambes et dans ses cuisses énormes, et son travail rappelle en plus d'un point celui du Canadien Langevin qui faisait tournoyer son adversaire par la seule force de ses jambes.

Joe Savoldi a une façon de se projeter en catapulte sur son adversaire qui lui est personnelle. Il saute, bondit, se détend, et vous place ses deux pieds en pleine figure, ou plutôt à la pointe du menton. Il est rare que son

RENE MOYSE.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif



Ivresse sportive et saine des sports d'hiver, irrésistible appel de la neige ! Jamais les sportifs français n'ont pris, avec autant de ferveur le départ vers les hautes cimes. On refuse du monde dans les stations françaises et l'étranger bénéficie de ce trop-plein. Aux sportifs confirmés, se joignent de nombreux néophytes. « Match » suivra de très près la saison sportive d'hiver. Voici, en attendant les grands événements photographiques de neige. A gauche, le départ d'une excursion à ski ; à droite, quelques instants de repos à la chaleur merveilleuse du